

Le cratère des images (*Pink Floyd à Pompeï*)

Marc Mercier

Number 184, October–November 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87090ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2017). Le cratère des images (*Pink Floyd à Pompeï*). *24 images*, (184), 52–53.

Le cratère des images (*Pink Floyd à Pompeï*)

par Marc Mercier



Vésuve d'Andy Warhol (1985)

L'état actuel de notre planète doit beaucoup aux volcans. La littérature aussi : le Marquis de Sade écrit dans la prison de la Bastille « Un jour, examinant l'Etna, dont le sein vomissait des flammes, je désirais être ce célèbre volcan », signifiant ainsi le pouvoir de l'imagination capable de faire implorer un trou noir pour que flamboie la forteresse du désir. La peinture : je tiens comme la plus belle œuvre d'Andy Warhol son « Vésuve » (1985) en éruption, rare fois où le peintre abandonne ses aplats colorés statiques pour que dansent de vives coulées multicolores. La musique, et tout à la fois le cinéma et la télévision, avec l'incroyable *Pink Floyd: Live at Pompeii* (63' - 1972) réalisé sous l'œil inquiétant du même Vésuve par le Franco-Écossais Adrian Maben (<https://vimeo.com/199425118>). L'art vidéo aussi quand le Japonais Yoshi Sodeoka réinterprète (<https://vimeo.com/39349274>) le film de Maben sous le titre *One of these days, I'm going to cut your film into little pieces* (5'50 - 2012).

Pourquoi bâtir une cité au pied d'un volcan en activité ? C'est la question que l'on peut se poser en arrivant à Naples si l'on confond la vraie vie avec le confort vanté par les agences publicitaires de nos sociétés de consommation. Il n'est pourtant pas nécessaire d'être doté d'une force héroïque pour s'engager dans un tel projet. La grâce peut suffire. Ainsi naquit Naples. Souvenons-nous de cet épisode de *L'Illiade* : Au large, trois sirènes envoûtaient les marins avec leurs chants, les attiraient vers des rochers où leurs navires se fracassaient pour être ensuite dévorés. Ulysse, rusé, exigea qu'on l'attachât au mât et que l'équipage se boucha les oreilles avec de la cire. Les séductrices, touchées dans leur amour-propre, se jetèrent à la mer et l'une d'entre elles, Parthénope, se laissa mourir sur l'îlot de Mégaris à deux pas de l'endroit où les Grecs allaient fonder une ville qui porte son nom. Aujourd'hui encore, on désigne Naples comme la « cité parthénopienne ». Rien d'étonnant à ce qu'une ville fondée par une chanteuse accouche le 4 novembre 1737 du plus ancien opéra du monde, le Teatro San Carlo. Ce n'est pas tout. Au cœur de la ville fut bâtie au XVI^e siècle

l'église *del Gesù Nuovo* qui a conservé la façade à pointes de diamant de l'ancien palais des Sanseverino. Sur les pointes triangulaires, on peut distinguer des lettres de l'alphabet araméen qui correspondent chacune à une note de musique. L'ensemble forme une partition de 45' que des musicologues ont nommé Enigma : <http://www.naples-napoli.org/chiesa-gesu-nuovo/>.

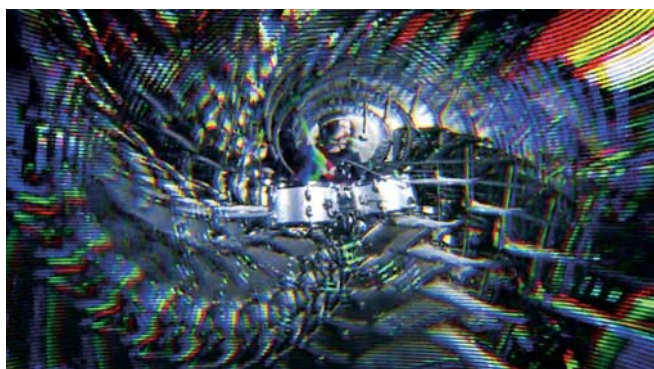
Non loin trône le Vésuve. Des éruptions meurtrières, il n'en fut pas avare. La dernière, et c'est là tout le paradoxe du volcan alliant la vie et la mort, eut lieu en mars 1944, le jour même où débutèrent les bombardements alliés pour libérer Naples de l'occupation allemande.

La plus célèbre de ses éruptions est celle du 24 août 79 après J-C qui a subitement projeté plus de 10 000 tonnes de matière à la seconde qui s'amoncelèrent à raison de 15 cm par heure sur les cités avoisinantes dont Pompéï. Il fallut attendre près de 17 siècles avant de découvrir par hasard la cité dont les bijoux architecturaux et picturaux (ainsi que des corps) furent préservés, ensevelis sous un linceul de cendres. Parmi ces ruines sublimes se tient l'un des

plus vieux amphithéâtres romains encore debout qui pouvait contenir 20 000 personnes. Aujourd'hui, dans un couloir sous les gradins, après avoir parcouru des yeux des photos immortalisant un tournage, vous aboutissez à un écran vidéo sur lequel est diffusé en permanence le film *Pink Floyd: Live at Pompeii* qui fut tourné à la vitesse d'une éruption en trois jours et une nuit. Comme le feu de la terre, l'œuvre débute dans les profondeurs d'une longue séquence noire où résonnent les battements d'un cœur. J'avais déjà vu le film dans un cinéma *underground*, mais là, dans l'*underground* de ce site mythique, la magie opère autrement. Vous n'assistez pas à la retransmission d'un concert où vous auriez pu être pour la bonne raison qu'outre l'équipe du tournage et les musiciens David Gilmour, Nick Mason, Roger Waters et Richard Wright, aucun spectateur ne fut convoqué. « J'ai voulu faire un anti-Woodstock », déclara Adrian Maben. Le film n'a rien à voir avec le « ça a été » propre à la photographie analogique selon Roland Barthes, il est construit de telle sorte que vous êtes immergés dans le présent de sa diffusion, sous le lieu même où gestes et notes se sont déployés il y a plus de quarante années. Ce n'est pas un documentaire. L'idée géniale fut de s'associer à des structures de production télévisuelle dont la Radio Télévision Française qui justement, grâce à Jean-Christophe Averty, était en train de révolutionner le film musical. Incrustations d'archives d'éruptions volcaniques, de coulées de lave ou des missions spatiales d'Apollo; fondus avec des images du site, des sculptures d'époque ou des musiciens courant sur les pentes du Vésuve; mélanges de séquences tournées dans l'amphithéâtre ou en studio à Paris ou Londres; alternances de plans fixes et de montages saccadés du concert, découpages et démultiplications d'images... C'est un des plus beaux films de l'histoire de la télévision qu'il m'a semblé découvrir sous les cendres du mercantilisme qui a enseveli ce formidable outil. Les Pink Floyd ont dédié ce film à tous les morts des cités englouties sous le feu et la cendre. Seul un acte de création bouleversant les codes cinématographiques pouvait à ce point faire jaillir la vie dans une explosion de joie. Les regards des artistes en témoignent.

L'artiste japonais (vidéaste psychédélique, peintre, *punk rocker*, musicien électronique) installé aujourd'hui à New York, Yoshi Sodeoka a vu le film de Maben et décide en 2012 de lui rendre hommage en créant avec ses outils numériques *One of these days, I'm going to cut your film into little pieces* (5'50) où il pousse le couple destruction-création à son paroxysme. Les images ont subi de telles distorsions qu'il ne reste pratiquement plus rien des corps et des paysages si ce n'est, au milieu d'un magma de couleurs et de formes abstraites tourbillonnantes, quelques aperçus du percussionniste Nick Mason qui semble battre les images pendant qu'elles sont encore chaudes. La musique évoque les derniers souffles terrifiants avant la catastrophe. Nous ne sommes plus dans Pompeï mais dans un volcan de pixels. À tout moment l'explosion peut avoir lieu et nous emporter avec comme si le Big Bang par lequel tout a peut-être commencé, récitait à nouveau ses gammes. Le chaos duquel peut naître l'étoile filante dont parle Nietzsche, trouve ici sa plus belle expression.

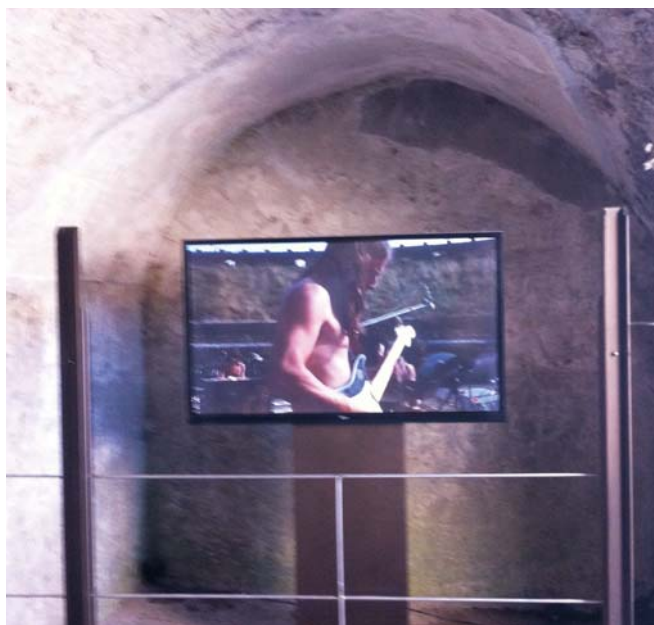
Ces explorations vidéo-ciné-volcaniques autour d'un fameux concert des Pink Floyd à Pompeï, doivent nous questionner aujourd'hui sur le sens même du geste artistique dans un monde qui ne cesse de nous alerter de sa possible et imminente implosion.



One of these days, I'm going to cut your film into little pieces d'Yoshi Sodeoka (2012)

L'année 79 après J-C fut précédée de tremblements de terre, comme en ce moment les guerres au Moyen-Orient, le réchauffement climatique, la montée des nationalismes, les migrations massives et meurtrières... Alors que des habitants de Pompeï, d'Herculanum, d'Oplontis, fuyaient pour éviter le pire, Pline le Jeune tentait au contraire de s'approcher au plus près du Vésuve et traduire, dans des lettres sublimes adressées à Tacite, l'apocalypse auquel il assistait. Les réseaux sociaux ont tendance à nous faire croire que nous sommes au cœur des événements du monde et que notre mise à distance est source d'une pensée, alors qu'ils ne fabriquent qu'une indifférence à peine teintée d'une contrariété passagère. La pensée provient d'un tiraillement entre les deux forces contradictoires de ce qui fait office de trait d'union, ce qui lie et sépare en même temps. Penser, c'est à la fois danser sur les cratères comme les couleurs d'Andy Warhol et voir de loin comme la *télévision*. Les Pink Floyd ont accompli un acte démesuré qui engage l'humanité, un rituel sans dieu. La musique a fait éclore la vie sous la cendre de l'oubli.

Et à présent, comme les musiciens, je me retire de l'amphithéâtre pour que seul demeure le désir: les seuls mots qui méritent d'exister sont ceux qui sont meilleurs que le silence. 24



Pink Floyd: Live at Pompeii d'Adrian Maben (1972)